

CLAUDE MUTAFIAN, UNE PASSION DE L'ARMÉNIE L'ŒUVRE

(par **Gérard Dédéyan**)

Mathématicien de formation, reconverti magistralement à l'histoire, docteur en histoire habilité à diriger des recherches de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, membre à l'étranger de l'Académie des Sciences de la République d'Arménie, docteur Honoris causa de l'Université d'État d'Erevan, auteur de nombreux livres, aussi documentés que somptueux, sur l'histoire de l'Arménie et des Arméniens, Claude (de son prénom arménien, Armen) Mutafian occupe le devant de la scène culturelle arménienne – et, plus particulièrement, de la scène arménologique – depuis une trentaine, voire une quarantaine d'années.

Claude est significativement marqué par son milieu familial. C'est de son père, le peintre Zareh Mutafian, seul rescapé de sa famille – originaire des environs de Samsoun, sur la mer Noire – du génocide des Arméniens, en 1915 (il a alors sept ans), qu'il tient sa sensibilité à la peinture, et sans doute aussi son goût pour la musique, dont témoignent ses nombreux articles sur l'opéra et sa monographie intitulée « Gwyneth Jones », parue à Paris, en 1981, dans la revue *Opéra international*. Sa mère, Haïgouhie-Hélène, née à Samsoun, chirurgien-dentiste (elle soigna le Catholicos de tous les Arméniens, Vazken I^{er}), est issue de la famille Damlamian, prospères négociants de la région de Kayseri en Cappadoce qui, émigrée en France, donna des personnalités de haut vol. Parmi elles figure le Docteur Hatchadour Damlamian, installé à Clamart dès le début des années 1920, soutien des rescapés arméniens (que la Ville de Clamart honora en donnant son nom à un square), ainsi que de nombreux normaliens de la rue d'Ulm, des spécialistes des télécommunications. De cette lignée Claude a hérité son aisance dans les études, initiales (les mathématiques) ou de reconversion (l'histoire).

C'est comme élève de la Section des Lettres à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, de 1962 à 1966, que je rencontrai Claude, mathématicien et donc affecté à la Section des Sciences. Je me liais vite avec lui et, bientôt, avec sa famille, en dépit de – je dirais peut-être à la faveur de – nos différences de contexte culturel : issu d'une famille d'origine smyrniote, dès le départ très francisée culturellement, n'ayant que de rares contacts avec la communauté arménienne (si ce n'est par une assistance périodique aux liturgies célébrées au Collège des Pères mékhitaristes, à Sèvres) –, j'avais affaire à un très brillant camarade, dont la famille – par ailleurs parfaitement intégrée – était demeurée riche de traditions arméniennes.

Claude Mutaïan, historien

Claude s'affirme comme historien et humaniste dès 1988, en publiant *La Cilicie au carrefour des empires*, véritable somme de deux volumes, de près d'un millier de pages (le second étant réservé à la cartographie et à l'illustration), à la Société d'édition « Les Belles-Lettres ». Dans ce livre érudit, et pourtant très lisible, l'auteur n'hésite pas à convoquer la mythologie, les conquêtes d'Alexandre le Grand, le consulat de Cicéron, l'apostolat de saint Paul, pour s'arrêter longuement sur le seul État qui se soit constitué sur ce territoire, presque marginal, de l'Asie Mineure, l'Arménie cilicienne (1073-1375), avant de remonter jusqu'au XIX^e siècle ottoman, où les voyageurs occidentaux semblent négliger cette province.

En 1993, à l'occasion du sixième centenaire de la mort (1393), à Paris, du dernier roi de l'Arménie cilicienne, Léon V de Lusignan, Claude Mutaïan, fort de l'expérience des expositions que sa piété filiale lui avait déjà fait organiser pour l'œuvre picturale de Zareh Mutaïan, n'hésite pas à organiser, à la Chapelle de la Sorbonne, une somptueuse exposition intitulée *Le Royaume arménien de Cilicie*, inaugurée par le président de la République française, François Mitterrand, et le Président de la république d'Arménie, Levon Ter-Petrossian. Ce dernier, brillant historien médiéviste, préfacera l'ouvrage qui sera publié, parallèlement, chez CNRS Éditions, avec « le concours exceptionnel de Sa Sainteté Karékine II, Catholikos de la Grande Maison de Cilicie », le texte, fluide, étant en synergie avec l'illustration (documents médiévaux, enluminures arméniennes ou latines, photos récentes).

Étudiant l'histoire de l'Arménie cilicienne, Claude Mutaïan devait s'intéresser à l'histoire de Chypre, et particulièrement à l'époque du royaume des Lusignans, en relations étroites avec le royaume arménien de Cilicie, à tel point que deux Lusignans régnèrent – dans des conditions difficiles, voire périlleuses – sur l'Arménie cilicienne. C'est ainsi que fut publié, à Poitiers, en 1994, sous sa direction, *Les Lusignans et l'Outre-Mer*, Actes du colloque : Poitiers – Lusignan, 20-24 octobre 1993, dont le champ géographique incluait principalement Chypre et, plus modestement, la Cilicie, tout en ouvrant l'horizon sur la Grande Arménie, et dont la thématique s'élargissait à la littérature, au droit, à la musique.

C'est l'exposition – assortie d'un somptueux catalogue, *Roma-Armenia* (25 mars – 16 juillet 1999), tenue dans la Salle Sixtine, Bibliothèque Apostolique du Vatican possédant « un patrimoine culturel d'une valeur incomparable », qui peut apparaître comme la plus magistrale, en raison de son hardie perspective diachronique – de l'Arménie pré-arménienne, jusqu'à l'époque de l'exposition. Dans le chapitre du regretté Karékine I^{er}, Catholicos de tous les Arméniens, sur « L'Église arménienne », celui-ci souligne que, vue dans la perspective historique, cette Église n'est pas une simple composante ou une institution parmi toutes celles qui constituent l'ensemble de la nation et de la culture arménienne : « Pour l'Arménien, elle représente ce que le cœur représente dans le corps humain. Elle est le cœur battant de cette communauté nationale qui se reconnaît arménienne et chrétienne dans toute sa dimension ».

Quant à la largeur de l'horizon – au départ plus restreint, mais, grâce à l'insistance de l'auteur, s'ouvrant à l'Europe et à l'Asie –, il n'est que de considérer les espaces concernés, à travers l'éloquente cartographie (de commande, à l'époque de la préparation du catalogue *Roma-Armenia*, ou exhumée de dépôts dans des archives diverses recelant des cartes anciennes). La thématique du catalogue, publié sous la direction de Claude Mutaïan, par les Edizioni d'Arte De Luca (Rome), dépasse largement les relations entre l'Église romaine et l'Église arménienne, retenant, entre autres, « Les débuts du christianisme d'État (IV^e-V^e siècle) », « L'Arménie et l'Empire et l'Empire romain d'Orient (VII^e-XII^e siècle) », « Les Arméniens en Italie médiévale (VI^e-XV^e siècle) », « Les relations commerciales (XVI^e-XIX^e siècle) ». Claude Mutaïan dut mobiliser plus de quarante

auteurs, parmi les meilleurs spécialistes de l'époque, des rédacteurs pour les notices, des relecteurs : un travail prométhéen.

Les investigations méditerranéennes de notre savant cilicien devaient trouver leur apogée, une vingtaine d'années plus tard, avec *L'Arménie du Levant (XI^e-XIV^e siècle)*, ouvrage en deux volumes, de format in-quarto, totalisant plus d'un millier de pages, publié aux Belles-Lettres en 2012, qu'il a dédié à sa « grand-mère Mariam, dont la force eut raison du génocide il y a bientôt un siècle ». Après une magistrale étude des sources, l'auteur déroule l'histoire de l'État cilicien, dont il présentera plus loin les dynasties, ouvrant, à juste titre, les perspectives sur les royaumes et surtout principautés de Grande Arménie. Ceux-ci ne pouvaient ignorer la restauration étatique effectuée en Cilicie et, à la faveur de la domination mongole, entretenaient – c'était le cas des principautés zakarides – des relations avec un royaume arméno-cilicien en plein épanouissement culturel et religieux, et bénéficiant plus ou moins de son insertion partielle dans les États francs du Levant, insertion renforcée par « la diplomatie matrimoniale des souverains ciliciens ». Le Levant, pour notre auteur, peut se prolonger « hors d'Arménie », puisqu'il évoque – rapidement – la présence arménienne à Chypre, à Jérusalem, à Soultâniyya, en Crimée, en Italie.

Le deuxième volume porte à un niveau exponentiel la richesse iconographique des ouvrages précédents : outre des tableaux généalogiques, dont la précision pour la période envisagée, est inégalée, la cartographie accompagnant dans le détail les divers événements évoqués, les photographies récentes, les reproductions de documents médiévaux, de miniatures, de sculptures, de monnaies, sont totalement en phase avec le discours historique du premier volume.

L'Arménie du Levant, par l'ardeur et la science – par le souffle, pourrions-nous dire, souffle qui explique la fluidité du style – qui ont précédé à sa genèse, est beaucoup plus, malgré sa somptuosité formelle, qu'un « beau livre », catégorie dans laquelle l'a attiré l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : c'est un des trois ou quatre livres les plus importants qui aient été publiés, depuis le milieu du XX^e siècle, sur l'Arménie médiévale, tout en éclairant puissamment l'histoire des Croisades.

Fruit d'une coopération franco-arménienne, les commissaires généraux étant, pour la France, Nelly Tardivier-Henrot, pour l'Arménie, Vigen Sargsyan, l'année de l'Arménie en France, placée en 2007, sous l'appellation « Arménie, mon amie », stimula l'ardeur créatrice de Claude, organisateur de deux, voire trois expositions (puisque l'une d'entre elles fut dédoublée de Paris à Marseille).

La première exposition, présentée à la Conciergerie par le Centre des Monuments nationaux, puis prêtée gracieusement à la Maison arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille par ce Centre, met remarquablement en valeur le patrimoine architectural arménien, grâce à une heureuse collaboration franco-arménienne, tout en étant susceptible d'une lecture politique. En effet, *Les 12 capitales d'Arménie* (ouvrage publié en 2010, à Paris, par Somogy éditions d'Art, sous la direction de l'historien de l'art Patrick Donabédian et de Claude Mutfian), mises en valeur depuis Van, capitale de l'antique royaume d'Ourartou, jusqu'à Erevan, capitale de l'Arménie contemporaine, rappellent le caractère national du plateau arménien, y compris le Haut-Karabagh, dont sont présentées « Les trois capitales de l'Artsakh », en mettant de côté « Tigranakert. L'Arménie d'une mer à l'autre ». Dans ce catalogue, de plus de trois cents pages in-quarto, le texte, toujours fluide, va de pair avec l'illustration, qui se signale par la même riche diversité que les autres ouvrages de Claude, tout particulièrement, par de splendides photos, pour la plupart très récentes, des sites et monuments.

Le colloque international organisé en juillet 2009, à Jérusalem, dans le cadre prestigieux du patriarcat arménien, avec, sur place, le relais précieux de l'historien Kévork Hintlian, donna lieu, en 2014, à la publication des Actes du colloque, aux Éditions Geuthner, sous le titre *La Méditerranée des Arméniens*, ouvrage de près de quatre cents pages, dirigé par Claude Mutfian, agrémenté de reproductions en noir et blanc, ou en couleurs. Farouchement continentale jusqu'à l'invasion turque amorcée au milieu du XI^e siècle, l'Arménie, par l'émigration d'une partie de ses cadres laïcs ou ecclésiastiques, déplace son centre de gravité vers le sud-ouest, se dotant, avec la création de l'État arménien de Cilicie – principauté de 1073 à 1198, royaume de 1198 à 1375 –, adossé à l'éphémère comté franc d'Edesse (1098-1150), d'une façade méditerranéenne, en vis-à-vis de l'île de Chypre, érigée en royaume franc de 1192 à 1489. En fait, les études conduites par

l'éventail de spécialistes mobilisés par Claude Mutafian pour ces explorations méditerranéennes dessinent, à partir de la Cilicie, trois itinéraires : vers la Palestine, au sud ; vers la Transcaucasie (principautés arméniennes des Zakarides, vassaux de la Géorgie) et l'Iran (Ilkhanat mongol de Perse), à l'est ; vers la Crimée (les colonies génoises), au nord. La façade méditerranéenne, très affirmée, ne récusé pas un modeste dédoublement vers la Caspienne et la mer Noire. Laissons Claude souligner, dans l'introduction, le rayonnement de l'État arménien de Cilicie : « Le monde arménien fut durant ces siècles spectaculairement ouvert à toutes les civilisations eurasiatiques, ce qui eut nécessairement un fort impact sur l'évolution artistique. Il assimila les meilleurs aspects culturels de ses voisins en évitant de les copier, mais en les adaptant au moule arménien. »

Si les ouvrages historiques de Claude bénéficiaient, depuis le début, d'une généreuse iconographie, le livre intitulé *La Saga des Arméniens de l'Ararat aux Carpates*, publié en 2018 aux Belles-Lettres, allait marquer un tournant dans le dialogue établi par l'auteur entre le texte et l'image. Il explique clairement, dans les « Remerciements », la genèse de ce substantiel ouvrage de près de quatre-cent cinquante pages, largement illustré. Le principe d'une exposition sur les Arméniens de Roumanie, proposé par Hamlet Gasparian, ambassadeur d'Arménie, avait été agréé à Bucarest par le directeur du Musée national d'Histoire. Commissaire pressenti, Claude avait pertinemment proposé, « pour d'évidentes considérations géopolitiques », d'embrasser au moins toute l'Europe carpatique. Quoique ayant déjà travaillé depuis plusieurs années sur le sujet et ayant amassé une documentation considérable, l'auteur vit son projet abandonné, pour diverses raisons, ce qui l'amena à concrétiser ce programme, non plus sous forme de catalogue, mais sous la forme d'un livre d'une exceptionnelle richesse iconographique (parfois plusieurs illustrations par page, souvent des illustrations en pleine page), cette iconographie, accompagnée d'une notice en regard, n'occultant pas, mais venant plutôt soutenir l'exposé historique proprement dit. Cet exposé est la manifestation d'un changement important dans l'historiographie arménienne occidentale, beaucoup plus attentive aux communautés diasporiques – plus anciennes – du Proche-Orient qu'à celles de l'Europe occidentale (Italie, France), de l'Europe de l'Est et du Sud-Est, ou de l'Europe centrale (exception faite pour la Pologne, dont la commu-

nauté arménienne fut exposée à la latinisation). Peut-être moins nombreux dans l'arc carpatique qu'au Proche-Orient, les Arméniens, malgré la pression du clergé latin, étaient plus libres et plus appréciés qu'au Proche-Orient, majoritairement musulman, où leur position, à quelques exceptions près, était rabaissée, en raison de leur situation juridique de *dhimmî*, terme du droit musulman s'appliquant plus particulièrement aux « gens du Livre », juifs et chrétiens, vivant dans un État musulman, et leur donnant un statut à la fois discriminatoire et protecteur.

Pour ce qui concerne les seules personnalités politico-patriotiques, l'on découvre que le prince de Moldavie de 1572 à 1574 (portant le titre de voïvode), Ion Vodà, surnommé « le Terrible », en raison de sa lutte contre les boyards et l'Église – avec le soutien du peuple – mais aussi le « Courageux », pour son héroïsme face aux Turcs, dont, finalement, la mémoire populaire, en Roumanie, a gardé une image positive, était également appelé « l'Arménien », par référence à ses ascendants maternels. On apprend également que les Arméniens participèrent à la révolution de 1848 aux côtés des Hongrois. De fait, parmi les treize martyrs d'Arad (ville de Transylvanie), c'est-à-dire les treize généraux qui furent exécutés en 1849, à la suite de la révolution hongroise de 1848 – animée, entre autres, par Lajos Kossuth et Sandor Petöfi – contre la maison des Habsbourg régnant sur l'Empire austro-hongrois, l'on trouve deux officiers, Vilmos Lázár et Ernő Kiss, issus de familles nobles d'ascendance arménienne.

Autre fait, qui met en évidence l'importance de la « colonisation » arménienne, l'existence de villes à dominante démographique arménienne, dont deux restent célèbres : Gherla (en roumain), Armenopolis/Armenierstadt (en allemand), Hayak'aghak' [ville arménienne] (en arménien), fondée vers 1700 et comptant, deux décennies plus tard, un peu plus d'une centaine de familles arméniennes, dont près des deux tiers s'adonnaient au commerce ; Ebesfalva, rebaptisée Élisabethopolis (Erzevétváros, en hongrois), nom donné par l'empereur Charles VI de Habsbourg après son mariage avec Élisabeth de Brunswick, ville fondée avant Gherla, mais ayant bénéficié d'un statut privilégié, de la part de Charles VI, après cette dernière.

On constate, à travers l'exploration par Claude Mutaïan de l'aire « de l'Ararat aux Carpates », combien les Arméniens s'y sont épanouis, malgré les excès de la latinisation – particulièrement en Po-

logne –, et combien leur contribution économique, culturelle, voire politique, y a été positive.

Claude est un historien militant, voire combattant, qui, par ses articles de presse, par ses interventions à la télévision, par son action dans des réunions publiques, et même à l'occasion de colloques, a combattu le négationnisme émanant d'universitaires, en même temps que, par des mémoires brefs, mais solidement fondés, enrichis de cartes et de photos (en particulier dans *Le génocide des Arméniens – 90 ans après*, CCAF, 2015), il établissait la réalité du crime. C'est par la même motivation qu'il a défendu et démontré le caractère arménien du Haut-Karabagh – l'Artsakh – depuis l'Antiquité, de sa population, de sa culture, l'arrivée d'envahisseurs de langue turque n'étant pas antérieure au XI^e siècle.

Associé à l'historien de l'art Patrick Donabédian, Claude Mutaïan avait déjà publié, en 1989, un livre, relativement bref par rapport à ses autres ouvrages, intitulé *Le Karabagh : une terre arménienne en Azerbaïdjan* (Groupement pour les droits des Minorités, Paris, 1989). Ce livre fut suivi par *Artsakh. Histoire du Karabagh*, mise à jour du précédent, avec une préface d'un écrivain combattant, Gérard Chaliand, l'année même de la naissance de la république du Haut-Karabagh, en 1991 (Sevig Press).

Dix ans plus tard, s'associant l'historien de l'art Dickran Kouymjian et mobilisant à nouveau Patrick Donabédian, pour l'architecture sacrée, revendiquée actuellement par le gouvernement de l'Azerbaïdjan (ainsi que pour les khatchkars – détruits par le gouvernement azerbaïdjanais au Nakhitchevan – et les célèbres tapis du Karabagh), il présente, sur la durée de trois millénaires, une étude de « L'archéologie de l'Artsakh » par l'entremise du préhistorien François Djindjian, dont le *Manuel de l'Archéologie* fait autorité ; il se charge lui-même de « L'histoire du Haut-Karabagh. Des origines aux mélikats », qui lui est familière, et confie à George Bournoutian, un grand historien récemment disparu, spécialiste des relations irano-arméniennes et irano-russes, la période « Des mélikats à nos jours ». Le livre *Karabagh. Artsakh. Jardin des arts et traditions arméniennes*, honoré d'une introduction de Nariné Aghbalian, ministre de la Culture et de la Jeunesse de la république d'Artsakh, est publié – en français et en anglais – en 2011, à l'occasion du vingtième anniversaire de la Déclaration d'indépendance de l'Artsakh (il est présenté par

l'association de soutien au Haut-Karabagh en France), par Somogy éditions d'art qui a donné tous ses soins à l'iconographie, très abondante et exclusivement en couleurs.

Dans son dernier livre, *Jérusalem et les Arméniens jusqu'à la conquête ottomane (1516)*, sous presse aux Belles Lettres, atteignant les cinq cents pages, Claude Mutaïan a – cette fois-ci volontairement – inversé de manière radicale le rapport de l'image au texte. Si, dans *La Saga des Arméniens de l'Ararat aux Carpates*, c'est l'annulation de l'exposition prévue en Roumanie qui avait conduit notre historien à utiliser la documentation et le matériel réunis pour en faire un livre et non un catalogue, dans le cas de son dernier livre, c'est la prise de conscience de l'ampleur d'un sujet dont ni une exposition préparée à cet effet dans le Musée arménien de Jérusalem, qui a été restauré et qui doit être inauguré en 2022, ni un catalogue détaillé accompagnant cette exposition à venir, ne pourraient rendre compte, qui amena à écrire un livre substantiel sous le titre susmentionné (la deuxième partie initialement prévue, Jérusalem après la conquête ottomane, ayant été confiée à Raymond H. Kévorkian). Comme l'écrit l'auteur, « il s'agit ici d'un ouvrage qui, indépendamment de tout catalogue, présente une étude vaste et approfondie des multiples relations qu'ont eues les Arméniens avec la Palestine durant plus de quinze siècles ». L'auteur expose plus éloquemment le principe suivi : « Les rapports entre image et texte ont été inversés dans le livre ». L'ampleur de l'étude, tant sur le plan diachronique que sur le plan synchronique impliquait cette collecte exceptionnellement riche d'objets, de documents iconographiques et historiographiques ; Claude Mutaïan n'ambitionnait pas moins que de donner pour cadre historique à sa présentation des rapports de Jérusalem avec les Arméniens les étapes suivantes : 1. « Le premier royaume d'Arménie (ca 320 av. J.-C. – 428 ap. J.-C.) », 2. « Entre la Perse et Byzance (428-VII^e siècle) », 3. « La domination arabe (VII^e s.-IX^e s.) », 4. « Du second royaume d'Arménie à la croisade (X^e s.-XI^e s.) », 5. « Les reines arméniennes de Jérusalem (XII^e s.) », 6. « Les Arméniens et la Syrie franque (XII^e s.) », 7. « Fondation et apogée du dernier royaume d'Arménie (XIII^e s.) », 8. « L'agonie du dernier royaume d'Arménie (XIV^e s.) », 9. « Sous la domination mamelouke (milieu XIII^e s. – début XVI^e s.) », 10. « Les tensions religieuses », 11. « Manuscrits et enluminures ».

« Les images deviennent ici l'élément principal de l'ouvrage, elles guident le texte qui se trouve, lui, essentiellement relégué dans les légendes : le résultat en est une sorte de 'bande' dessinée ». On trouvera beaucoup de scènes et de portraits sous forme de tableaux ou de miniatures, particulièrement riches en Arménie cilicienne ; les monuments, nous dit l'auteur, sont représentés par des photos – de grande qualité – ou des gravures anciennes. Des sciences auxiliaires de l'histoire, comme la sigillographie et la numismatique, ont été sollicitées. À cela s'ajoutent, comme dans les ouvrages précédents, une abondante cartographie et des tableaux généalogiques dont Claude Mutaïan est un spécialiste confirmé.

Claude Mutaïan, géographe

Familier de l'histoire et de la configuration du Plateau arménien, voire, bien malgré lui, de sa tectonique (il assume la responsabilité de SOS-Arménie-Croix Bleue des Arméniens de France, dès le lendemain du terrible séisme du 7 décembre 1988, pendant la période), Claude Mutaïan s'est également révélé comme géographe.

Dès *La Cilicie au carrefour des empires* (1988, t. 2), Claude témoignait de son souci de l'exactitude géographique, confiant des cartes qu'il avait dessinées avec la plus scrupuleuse exactitude à Jean Katchikian – entre autres –, cartographe d'un grand professionnalisme. Le même Jean Katchikian était sollicité, avec Jean-Luc Pottier, pour *Le royaume arménien de Cilicie* (1993), puis pour la réalisation des cartes de *Roma-Armenia* (1999), tandis que la révision de ces mêmes pages bénéficiait du savoir encyclopédique du Professeur Babken Harout'younyan, le plus grand spécialiste de la géographie historique de l'Arménie et de son voisinage caucasien, dont le Laboratoire de Géographie historique et de Cartographie « Babken Harout'younyan », de l'Université d'État d'Erevan, dirigé par le Docteur Vardan Mkhitarian, perpétue la mémoire.

L'année 2001 marque un tournant dans l'approche géographique et cartographique de Claude, par son association avec l'ingénieur cartographe Éric Van Lauwe, à l'occasion de la publication, aux Éditions Autrement, de l'*Atlas historique de l'Arménie. Proche-Orient et Sud-Caucase du VIII^e siècle av. J.-C. au XXI^e siècle* (Préface d'Alain Ducellier). Ayant pris parti d'un cadre géographique large (devant inclure au moins quatre capitales, Constantinople, Ispahan, Le

Caire et Tiflis), les deux auteurs innovent en choisissant, par scrupule scientifique, de représenter l'Arménie dans ce cadre étendu, en une année donnée, qui soit significative, plutôt que dans un espace chronologique large, ne permettant qu'une approximation dans le tracé des frontières. On a ainsi, par exemple : « La résurrection du royaume d'Arménie / À la mort de l'empereur byzantin Basile I^{er} / 886 » ou « Les prémices du génocide des Arméniens ottomans / À la veille de la Première Guerre mondiale / 1914 ».

Cet Atlas a un mérite proprement historique, comme le souligne Alain Ducellier : « Mais l'ouvrage satisfait également l'esprit, car les cartes ne sont pas accompagnées de simples notices : intimement liées qu'elles sont à des textes synthétiques qui pourraient, à eux seuls constituer une mini-histoire des Arméniens ».

Par ailleurs, entre son souci cartographique et son goût de plus en plus prononcé pour l'illustration, Claude Mutaïan sélectionne, en nombre croissant, des cartes anciennes, qui permettent d'appréhender la vision et la représentation de l'Arménie au cours des siècles : ainsi, pour donner un exemple parmi d'autres, dans *La Saga des Arméniens de l'Ararat aux Carpates* (2018), l'on trouve une page sur « Szamos'ujv'ar/Gherla dans la cartographie occidentale », cette ville arménienne de Transylvanie, explicitement située dans une « Carte de la Mer Noire comprenant la plus grande partie de l'Empire Ottoman [*sic*], partie des Etats de l'Empereur, de la Russie, etc (1778) », établie par Jean-Claude Dezauche, géographe du roi.

LA PERSONNALITE

(par Agnès Ouzounian)

Les liens étroits que Claude Mutaïan et moi-même avons noués remontent à l'Année de l'Arménie en France (2006-2007). Cette manifestation a été l'occasion pour Claude de concevoir et d'organiser une exposition qui s'est tenue à Marseille sous le titre « Arménie, la magie de l'écrit ». Plus de trois cents objets illustrant ce que le commissaire scientifique a appelé la « fureur d'écrire » (p. 12) ont été réunis et présentés au Centre de la Vieille Charité. Mille six cents ans nous séparent de l'invention de l'alphabet arménien et l'écrit, « fidèle miroir de l'âme arménienne » (p. 13) selon les mots de l'auteur du catalogue de l'exposition (Claude Mutaïan [dir.], *Arménie. La Magie*

de l'écrit, Paris, 2007)), n'a jamais cessé d'accompagner les Arméniens. Pour moi, la « Magie de l'écrit » représente aussi de longues heures passées avec Claude dans son bureau à déchiffrer et traduire toutes sortes de textes écrits en arménien classique. Jusque-là, j'étudiais la langue classique dans des livres édités au XX^e siècle et ne m'intéressais qu'à des questions de syntaxe, et à la faveur de la préparation de cette exposition, je me retrouvais face à des reproductions photographiques de papyrus, mosaïques, manuscrits, amulettes, bulles, monnaies, inscriptions, reliures, tapis, incunables, etc. Ainsi, les textes s'incarnaient, prenaient véritablement chair et je découvrais qu'un texte, ce n'était pas seulement une suite de caractères alphabétiques, une série de mots, un ensemble de phrases inscrites sur du papier, mais que les lignes écrites constituaient en soi un document qui avait été produit dans un lieu donné à un moment donné, qui avait pris place dans un contexte historique et qui avait traversé les siècles. Je comprenais enfin une chose qui me paraît si évidente aujourd'hui : un texte est inséparable du support sur lequel on peut le lire et ce support est un objet qui s'inscrit dans une histoire et derrière lequel se trouve un artisan dont le savoir-faire permet au lecteur d'aujourd'hui de réactualiser des événements du passé. Et c'est bien l'exposition de Marseille et le temps passé avec Claude Mutaïan à cette occasion qui m'a fait prendre conscience que l'écrit n'était pas un objet à deux dimensions mais à trois, voire quatre dimensions.

Cette nouvelle perspective que le travail de lecture aux côtés de Claude m'avait ouverte s'est concrétisée quelques années plus tard au cours d'une visite de Maxime Goepp. Ce dernier, explorateur infatigable de la Cilicie, venait présenter au spécialiste de la Cilicie plusieurs de ses découvertes et faisait défiler quelques-unes des centaines de photographies qu'il avait prises lors des voyages qu'il avait entrepris à la recherche des traces du patrimoine architectural du royaume d'Arménie en Cilicie. C'était le 16 février 2012. Soudain, à la vue d'une reproduction d'une inscription monumentale, Claude Mutaïan réagit par un sursaut : il n'en croit pas ses yeux. Mais sa connaissance des sources et de la documentation concernant la Cilicie ne le trompe pas : il s'agit bien de l'inscription du bailli Constantin de Paperôn, réputée disparue à l'instar de l'inscription du connétable Smbat. Cette inscription, redécouverte, relue et remise en contexte historique, fera finalement l'objet d'un article écrit à six mains (*Revue des études*

arméniennes 34 [2012], p. 243-287) mais surtout elle m’a fourni un excellent prétexte pour accompagner Maxime Goepp en Cilicie et de voir de mes yeux ce texte *in situ*, gravé en 1241 sur le mur sud de l’église Saint-Sauveur érigée à quelques kilomètres de Papefôn : un travail de terrain que mes recherches sur la langue arménienne n’auraient jamais autorisé mais que ma rencontre avec Claude a rendu possible.

Le souvenir de cette visite de Maxime Goepp me donne l’occasion de dire que Claude Mutaïan garde toujours grande ouverte la porte de son bureau et met à la disposition de qui le désire tous les livres de sa riche bibliothèque. Ce cabinet de travail, de lecture et d’étude, situé au cœur du quartier latin à Paris, à quelques encablures de la bibliothèque de la Sorbonne, de la bibliothèque Sainte-Genève, de la bibliothèque de l’École normale supérieure – sans parler de la Librairie orientale Samuelian –, est aussi un lieu de rencontres : les chercheurs du monde entier s’intéressant de près ou de loin aux études arméniennes – historiens, historiens de l’art, spécialistes de la littérature, conservateurs de bibliothèque, directeurs de musée, archéologues, architectes, photographes, cartographes, etc. – peuvent s’y croiser. J’ai ainsi eu l’occasion de faire la connaissance, dans ce bureau, d’érudits qui n’étaient pour moi qu’un nom sur la couverture d’un livre ou une signature au bas d’un article et qui sont devenus, par l’entremise de Claude, des êtres de chair et de sang.

Au passage, il faut ajouter que non seulement tous les savants ou amis venus d’Arménie ou d’ailleurs ont accès au bureau de Claude Mutaïan mais qu’ils peuvent aussi être hébergés par le maître du logis, qui ne ménage pas sa peine pour les recevoir.

Si le bureau de Claude est un lieu de rencontres où les conversations autour de l’Arménie et des Arméniens se nourrissent des livres qui couvrent les murs, son appartement était – et reste – un lieu de rencontres où les convives avaient le plaisir de partager, dans une ambiance cordiale et chaleureuse, une bonne table avec Marie, l’« ange gardienne » – pour reprendre une expression de Claude Mutaïan à propos de l’auteur de ces lignes – qui savait tempérer les élans parfois excessifs de son époux à propos de tel ou tel sujet et dont la clairvoyance et la sagacité n’avaient d’égal que la bienveillance et la générosité.

La générosité est une qualité partagée par Claude, qui est toujours prêt à conseiller, rendre service, lire, relire, corriger les textes des uns ou des autres, toujours disponible pour aider un collègue, prêter son concours à toute personne qui le sollicite, ne refusant jamais de faire profiter de son expérience et du savoir qu'il a acquis au fil des décennies concernant aussi bien le royaume d'Arménie cilicienne que la Grande-Arménie ou la diaspora. Il répond toujours présent aux nombreuses demandes de conférence devant un public plus ou moins averti, de participation à des émissions de radio ou de télévision – en particulier à l'émission dominicale « Chrétiens Orientaux, Foi, Espérance et Traditions ». La transmission des connaissances fait partie intégrante des activités de Claude Mutaïan, qui est l'auteur de plusieurs manuels de mathématiques – dédiés à des cantatrices – et a enseigné les mathématiques pendant quelques dizaines d'années en divers endroits du monde : à l'université d'Orsay, à l'université de Princeton (États-Unis), à l'université de La Havane (Cuba), à l'université Paris-Nord (Villetaneuse), ou encore à Mexico et à Erevan. La recherche ne se conçoit pas à ses yeux sans la communication, l'instruction, la formation, la vulgarisation.

Le temps passé en compagnie de Claude, à l'occasion de la préparation de ses derniers livres *L'Arménie du Levant* parue en 2012, *La Saga des Arméniens de l'Ararat aux Carpates* parue en 2018 ou encore *Jérusalem et les Arméniens jusqu'à la conquête ottomane (1516)*, sous presse aux Belles Lettres, m'ont permis d'observer le chercheur en action, de le voir à l'œuvre. Doté d'un esprit curieux, exigeant dans sa démarche, rigoureux, soucieux de la précision, attentif au moindre détail, sans cesse en quête d'un nouveau document, n'hésitant pas à reconsidérer une source méconnue – quelle que soit la langue de celle-ci –, Claude lit tout ce qu'un historien digne de ce nom doit lire : chroniques historiques, colophons de manuscrits, légendes de miniatures, inscriptions lapidaires, sceaux, monnaies, firmans, archives, cartes postales, journaux, revues, etc. Rien ne lui échappe et tout trouve sens auprès de lui. J'en veux pour preuve la miniature représentant l'Adoration des Mages au folio 15v du manuscrit 251 du Patriarcat arménien de Jérusalem, enluminé en 1260 par T'oros Rōslin, où figurent cinq personnages de coiffe et de type mongols, absents de deux autres miniatures que T'oros Rōslin a peintes de la même scène. Comme ses prédécesseurs, Claude y a vu des

Mongols mais replaçant cette miniature dans son contexte historique et s'appuyant sur la légende placée au-dessus des personnages qui se lit Թաթարն էրեկ այսպիսի *T'at'arn erek aysaur*, « le Tatare est arrivé aujourd'hui », il en a donné une interprétation tout à fait pertinente. En outre, imaginant que T'oros Roslin avait accompagné le catholicos Constantin I^{er} descendu de la forteresse de Hromkla pour bénir Houlagou et son armée qui s'apprêtait à traverser l'Euphrate, Claude a qualifié l'illustration du miniaturiste de « journalisme photographique » (« T'oros Roslin et les Mongols », *Mélanges Félix Ter-Martirosov*, Erevan 2015, p. 347). Cette idée de « journalisme » se perçoit également à la lecture que fait Claude Mutaïan des colophons qui « constituent, avec les inscriptions, les sources principales de première main, donc les plus fiables » (*L'Arménie du Levant*, t. I, p. 17). Dans la somme qu'est son *Arménie du Levant*, on compte environ 1500 renvois aux seuls recueils des colophons des manuscrits arméniens, publiés à Erevan entre 1950 et 1988, qui sont autant de citations tirées des mémoriaux des copistes dont certains forment de « véritables chroniques » (*ibidem*).

Ainsi, les catalogues de manuscrits, les recueils de colophons, les collections d'inscriptions lapidaires, les ouvrages de numismatique, etc., sont des instruments indispensables à l'historien et Claude Mutaïan en use sans limites. De la même façon, s'il est à l'affût des dernières publications sur les sujets qui l'occupent, Claude s'évertue invariablement à vérifier tout ce qu'il y lit, il s'efforce de remonter à la source, de rechercher les textes de première main, de revenir à la rédaction originale ou à recourir, s'il le peut, au document-source, qui vaut toujours mieux que ce qui en est dit dans les livres. C'est pourquoi il n'hésite pas à quitter son bureau et à se déplacer pour vérifier une donnée livresque ou retrouver un manuscrit dans une bibliothèque, à se rendre dans les réserves d'un musée, que ce soit en France ou à l'étranger. En particulier, il fréquente assidûment les lieux où se trouvent les collections les plus importantes de manuscrits arméniens, et j'ai eu le plaisir de suivre Claude Mutaïan dans ses visites au Maténadaran d'Erevan, au patriarcat arménien de Jérusalem et aux sièges de la congrégation des Mékhitaristes, à Venise et à Vienne.

Quand, pour une raison ou une autre quelque chose lui échappe, Claude fait alors appel aux compétences du spécialiste qui saura lui apporter une réponse au problème qui se présente. De la même façon,

il s'est entouré d'un cercle d'amis – qui ont reçu le doux nom d'« exploités heureux » (*L'Arménie du Levant*, p. 6) – dont les qualités viennent compléter celles de l'historien : je citerai, notamment, Hrair Khatcherian, « photographe exceptionnel », et Éric Van Lauwe, « magicien de la cartographie » (*La Saga des Arméniens de l'Ararat aux Carpates*, p. 439). L'histoire est effectivement inséparable de la géographie et la cartographie occupe une place importante dans les ouvrages de Claude Mutaïfian, qui a publié en collaboration avec Éric Van Lauwe un *Atlas historique de l'Arménie*, à Paris en 2001. Ce livre est épuisé et je crois savoir qu'une nouvelle édition de ce recueil de cartes est en préparation, qui sera enrichie d'explications historiques où l'art aura une large place. Mais que seraient ces différents ouvrages sans les généalogies, les tableaux et les index, instruments indispensables au lecteur, élaborés par l'auteur et réalisés sous sa férule bienveillante par de fidèles amis ?

Si, dans *La Magie de l'écrit*, Claude Mutaïfian a employé l'expression « la fureur d'écrire » pour caractériser l'Arménie et les Arméniens, on pourrait tout aussi bien attribuer cette passion de l'écriture au mathématicien devenu historien. Ajoutons que, dès 1988 et son premier livre paru aux Belles Lettres, *La Cilicie au carrefour des empires*, cette passion de l'écriture s'est accompagnée d'une passion tout aussi ardente : la passion de l'image. Claude porte une attention toute particulière à l'image et, veillant tout spécialement aux rendus des couleurs des reproductions qui enrichissent ses publications, il n'hésite pas, s'il le faut, à aller chez l'imprimeur pour y contrôler la palette de couleurs. Au fil des années, au fil des décennies, l'iconographie occupe une place de plus en plus importante dans les textes de l'historien de la Cilicie. Ainsi, dans les derniers ouvrages qu'il a publiés, le document photographique n'illustre plus un texte, mais c'est l'image qui est mise au premier plan et que commente un texte. L'iconographie devient ainsi le centre, le moteur de la recherche et acquiert le statut de source historique à part entière. Claude Mutaïfian, historien de l'Arménie cilicienne, est devenu un peintre de l'Arménie.

CONCLUSION

(par **Gérard Dédéyan** et **Agnès Ouzounian**)

Claude Mutaïfian, c'est une passion – dans les deux sens du terme – de l'Arménie : interpellé, au plus profond de lui-même, par les tentatives,

plus menaçantes que jamais aujourd'hui, d'effacement de l'Arménie, il leur oppose une « parade » monumentale, par l'abondance de ses publications, lisibles et visibles par tous, par l'agrément esthétique de celles-ci, et « imparable », par l'extrême exigence scientifique dont elles témoignent.

Ce vaillant combattant, par son charisme relationnel, mobilise une armée : collaborateurs, usagers de sa bibliothèque et quasi disciples, auditeurs de ses conférences, visiteurs des expositions qu'il organise, lecteurs de ses écrits.

On oserait presque dire que sa vigueur de savant toujours généreusement engagé – malgré la disparition, il y a deux ans, de Marie Duflo, mathématicienne de renommée internationale, qui avait partagé sa vie et s'était consacrée, une fois à la retraite, à l'aide aux populations en détresse – fait en quelque sorte écho au statut historique des Arméniens, fils aînés de la Nouvelle Alliance par leur conversion précoce à la religion du Christ, comme le rappellent avec insistance les chroniqueurs de l'Âge d'Or.

Gérard Dédéyan

Université Montpellier-3

Agnès Ouzounian

Institut national des langues et civilisations orientales, Paris